

EST-CE CELA UN ÉCRIVAIN CATHOLIQUE ?

Il y a dans notre tradition littéraire et religieuse une figure bien typée, celle de l'écrivain catholique. Le XX^e siècle nous en offre quelques exemples notables. Qu'il me suffise de mentionner les noms de Paul Claudel, François Mauriac, Georges Bernanos et l'on voit tout de suite de quoi je veux parler. Celui de Charles Péguy peut certainement venir s'y adjoindre pour peu qu'on tienne compte que ce n'est que dans les deux ou trois dernières années de sa courte vie qu'il s'affirme clairement et fortement comme tel. Mais si je m'en réfère à mon expérience personnelle, le Péguy que j'ai commencé à lire et à découvrir dans les années cinquante nous était présenté comme un grand poète catholique, il était le poète de la cathédrale de Chartres. C'est donc tout naturellement que son nom pouvait s'inscrire aux côtés d'un Claudel et d'un Bernanos. Disons que quand j'avais vingt ans il était clair que nous avions parmi les grands écrivains contemporains un certain nombre d'écrivains catholiques comme il y en avait d'autres - Roger Martin du Gard, Paul Éluard, Jean Giono - qui n'entraient évidemment pas dans cette catégorie. Publié en mars 1936 le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos s'inscrit évidemment parmi les chef d'oeuvre de cette littérature particulière. En France, du vivant de Bernanos (1888-1948) les prêtres catholiques portaient la soutane et, comme l'a très bien montré Albert Béguin, une des grandes originalités de Bernanos tient dans les figures de prêtres qu'il a tracées, dans « *sa divination de l'âme sacerdotale* » (*Bernanos par lui-même*, p. 35 et 69). « *Un homme dans l'Église* », c'est encore ainsi qu'Albert Béguin peut caractériser Bernanos (*op. cit.* p. 179).

Voudrait-on élargir le panorama en remontant en deçà du XX^e siècle qu'il ne serait pas difficile de dresser le tableau de notre littérature religieuse, celle d'un pays majoritairement catholique. Tout de suite viennent à l'esprit des noms comme ceux de Pascal, Bossuet, Fénelon, Chateaubriand, Lamennais, Lacordaire, Huysmans, Léon Bloy, Francis Jammes. C'est tout naturellement que Saint François de Sales a sa place dans la Bibliothèque de la Pléiade. Quant à Corneille et Racine une part non négligeable de leur oeuvre entre dans ce secteur. Dans *Aurore* Nietzsche parle avec admiration de la *grande érudition chrétienne* telle qu'elle a fleuri à Port-Royal (§ 192) et, selon Voltaire, un Arnauld, un Sacy, un Nicole « *ont été la lumière de la France* » (*Traité sur la tolérance*, Pléiade, p. 1430). On peut élargir encore le panorama en regardant cette fois hors de France mais là notre rubrique « *écrivain catholique* » se révèle vite étroite. Si elle convient bien à Saint François d'Assise, aux mystiques espagnols, Saint Jean de la Croix, Sainte Thérèse de Jésus ou aux Anglais Gerard Manley Hopkins, G.K. Chesterton, il suffit dans d'autres cas de dire, comme le fait Kierkegaard pour se définir lui-même face au public (*Point de vue explicatif de mon*

œuvre d'écrivain), écrivain religieux et les noms qui se présentent sont alors, outre Kierkegaard, ceux par exemple de Dostoïevski ou de Soljénitsyne qu'on pourrait d'ailleurs aussi bien appeler écrivains chrétiens.

Ces choses très connues étant rappelées, la question qui nous attend est évidemment : où et comment placer Robert Marteau dans ce tableau ? La question qui se pose - Robert Marteau est-il un écrivain catholique ? - est des plus simples. Elle laisse attendre une réponse en oui ou non. A la question : René Char est-il un écrivain chrétien ou catholique ? On aura tôt fait de répondre par non. C'est tellement clair qu'il n'y a pas à insister. Tout aussi automatique sera la réponse si la question porte sur Paul Claudel. Je laisse de côté le cas très particulier de Pierre Reverdy. Ce qui est assez curieux dans le cas de Robert Marteau, c'est qu'avec lui la réponse n'a vraiment rien d'aussi automatique. Dès qu'on y réfléchit un peu, il apparaît qu'il ne manque pas d'arguments pour pencher aussi clairement vers le oui que vers le non. Cela mérite d'être précisé. Il est assez facile et même presque amusant de le faire.

Que Robert Marteau soit un écrivain catholique, cela ressort à bien des pages de ses livres. Cela se voit déjà dans son enracinement sociologique. Il est issu du même pays que le Général de Gaulle, une France où il n'est pas question de ne pas aller à la messe le dimanche. Il n'y met pas la même insistance qu'Olivier Messiaen mais il ne fait pas mystère de son catholicisme, « *cette religion qui a pétri notre âme* », écrit-il dans la revue *Esprit* en mai-juin 1964. Lecteur assidu de Simone Weil, il se reconnaît entièrement là où elle écrit : « *Un village chrétien, c'est un village où on va à la messe le dimanche et où on empêche les enfants de dire des jurons* » (Écrits de Marseille, œuvres complètes, t. IV, p. 263). Une phrase comme celle-là pourrait parfaitement figurer au milieu de *Dans l'herbe*. Comme dans le tableau de Millet le village où il a grandi ne fait qu'un avec la paroisse et la sonnerie de l'angélus « *vient avertir ceux des champs* » qu'est venu « *le moment de songer au bon Dieu* » (*Dans l'herbe*, p. 27). Ce monde est irrécusablement le sien, il en parle sans cesse, il en porte témoignage et il sait en parler de mille manières. Mais cette religion n'est pas un simple folklore, la ferveur qu'elle inspire se nourrit d'une réflexion personnelle sérieuse, constante profondément originale. On le voit entre autres à l'intérêt passionné qu'il porte aux églises romanes de sa région, Aulnay, Saint Pierre de l'Isle, qui sont bien à ses yeux, comme pour Émile Mâle, des églises et pas des stations touristiques. Elles sont une partie de lui-même. La vie chrétienne avec son calendrier liturgique, avec aussi la valeur sentimentale qui s'attache aux mœurs rurales est son élément à Paris aussi bien qu'à Niort ou au Canada. Claudel est un de ses poètes de prédilection et, à la différence de Ernst Jünger, *Le soulier de satin* a marqué une grande date dans sa vie. C'est à bon droit que des recueils de sonnets écrits dans les dernières années de sa vie portent des titres comme *Liturgie, Rites et Offrandes* ou *Écritures*. On peut évidemment en dire autant du roman *Pentecôte*. Lisez Marteau et vous y retrouverez presque à chaque page la couronne d'épines, le chant grégorien, la sonnette du Saint-Sacrement, le Verbe, l'hostie, le précieux sang, le Notre Père... C'est comme un langage d'initiés. De là à dire que la foi chrétienne est omniprésente dans toute cette œuvre, le pas ne demande qu'à être franchi même s'il y a, bien sûr, des lecteurs possibles que cela risque de faire grogner. Tout comme Marcel Proust Robert Marteau pourrait dire : « *J'aime le catholicisme* » (lettre à Mme de Pierrrebourg, 24 juin ou 1^o juillet 1903). Tous les ingrédients ne sont-ils donc pas réunis pour reconnaître en lui, selon une tradition bien établie en ce pays, un de nos écrivains catholiques ? Le

simple fait d'écrire un poème comme *entre toutes les femmes* (*Travaux sur la terre*, p. 123), n'est-ce pas déjà se placer dans la filiation directe de Villon ?

S'il en va bien ainsi alors c'est tout simple, la continuité d'une tradition éminemment française est assurée et Péguy ou Bernanos peuvent trouver en Robert Marteau un digne successeur. Nous avons un écrivain catholique de plus et la France, « *mere des arts, des armes, et des loix* », ne peut que s'en réjouir. Le problème, c'est qu'à bien y regarder, tout n'est pas aussi simple qu'il pourrait y paraître. Si c'est un écrivain catholique qu'on cherche, on peut, comme nous venons de le voir, trouver en effet chez Marteau beaucoup d'éléments importants et significatifs qui parlent en ce sens, on pourrait même en choisissant bien certains passages composer une assez substantielle anthologie pour appuyer cette idée. On le pourrait sans doute mais cela veut évidemment dire qu'il faudrait alors quelque peu forcer le trait. Olivier Messiaen, je le disais tout à l'heure, s'est toujours voulu un musicien catholique et, en dépit du fait que sa musique n'est liturgiquement guère viable, il y a mis une certaine ostentation. Il n'y a chez Marteau aucune ostentation de ce genre mais cela ne tient pas simplement de sa part à une discrétion, une modestie de nature. Claudel et Bernanos sont des écrivains catholiques, c'est chez eux pleinement voulu et pour le public il est clair, archi-clair que c'est cela qu'ils sont. L'accord entre eux et le public est sur ce point complet et il n'y a pas là matière à discussion. Marteau, lui, ne s'est jamais présenté au lecteur comme un écrivain catholique « officiel » et jusqu'à nouvel ordre on ne peut vraiment pas dire qu'il soit reconnu, établi comme tel et, s'il faut d'ailleurs le préciser, l'établir en tant que tel n'est pas en ce moment mon propos. Je m'interroge simplement. Malgré tous les liens indéniables qu'il a avec l'Église et la tradition catholique, rien ne le désigne comme son représentant patenté dans le monde littéraire. Il n'y a chez lui aucune prétention de cet ordre. On ne l'a jamais vu non plus finasser à ce sujet avec des distinguos du genre : je ne suis pas un écrivain catholique, je suis un catholique écrivain. Il n'est donc pas aussi évident que cela qu'il soit ce qu'on appelle un écrivain catholique. Et c'est précisément cette non-évidence qui vient faire pour nous problème.

Il se pourrait que dans l'époque où nous nous trouvons il y ait lieu de poser cette question un peu insolite : où est l'écrivain catholique ? où se cache-t-il ? où le trouver de nos jours ? Où est-il donc passé ? Si l'on prend repère sur Claudel et Bernanos, on ne voit plus très bien qui aujourd'hui leur ressemble vraiment. On peut avoir l'impression qu'ils sont partis sans avoir de successeurs. Leur génération n'est plus du tout la nôtre. Entre Claudel né en 1868, Bernanos né en 1888 et Marteau qui est né en 1925, il y a plus qu'un décalage, la continuité dont je parlais tout à l'heure n'apparaît pas clairement. Plus que d'un décalage peut-être faudrait-il même parler d'un fossé. Inévitablement se pose la question : y a-t-il de nos jours, y aura-t-il encore à l'avenir des écrivains catholiques ? On ne peut l'esquiver. Que Robert Marteau réponde à ce critère n'est pas clairement assuré. D'où l'embarras dans lequel nous plonge cette question.

Face à cette non-évidence il n'y a guère que deux manœuvres possibles. Ou bien on l'admet en bloc et on en tire aussitôt les strictes conséquences, ou bien on essaie de la minimiser. L'admettre en bloc, c'est contester, nier purement et simplement que Robert Marteau puisse être considéré comme un écrivain conforme au modèle traditionnel de l'auteur catholique, c'est, si j'ose dire, le recalcr à son examen ! Il faut évidemment dire que l'esprit du temps est très porté à aller en ce sens. On dira alors en gros que Dieu est

mort et que dans ces conditions l'écrivain catholique est une espèce vouée à disparaître ou même déjà disparue. Claudel ou Bernanos sont des écrivains d'un talent, d'une puissance incontestable, ils ont illustré de façon mémorable une forme de littérature désormais périmée, ils sont des survivants d'un monde révolu, presque des diplodocus. Qu'on ne voie depuis au moins soixante ans personne pour assurer clairement la relève est un signe des temps. Cela suffit à le montrer : la veine catholique est désormais tarie, épuisée. Vouloir mettre Robert Marteau sur les rangs pour en faire un « nouveau » type d'écrivain catholique est parfaitement vain. C'est même simplement dérisoire et d'ailleurs, son bon sens paysan l'ayant heureusement gardé de tout débordement de ce type, il n'y a pas à attendre grand chose de lui pour lui faire enfilier ce rôle.

Ce genre d'argumentation a une bonne part de vraisemblance. Il ne règle pas pour autant tout le problème. Je me limiterai face à lui à élever une objection parmi d'autres possibles. Cela fait des dizaines d'années que je suis tenu en haleine par l'incroyable vitalité de deux œuvres qui ont dominé ma lointaine jeunesse. Je suis extrêmement frappé de voir que depuis sa mort en 1972, depuis donc 49 ans, Picasso fait continuellement, année après année, l'objet d'expositions qui connaissent à tout coup un grand succès et les musées qui lui sont consacrés ne désemplassent pas. Je suis stupéfait de voir qu'avec lui les années, les décennies ont beau passer, l'intérêt ne faiblit pas. Avec Claudel c'est la même chose que l'on constate. Il est mort en 1955 et depuis il n'y a pratiquement pas d'année où des pièces de lui ne soit mises à l'affiche. Alors que l'œuvre d'André Gide est tombée en charpie, n'intéresse plus personne, le théâtre de Claudel manifeste une solidité à toute épreuve et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'exceptionnelle longueur du *Soulier de satin* ne dissuade nullement de le représenter là aussi avec succès ; il vient même de faire tout récemment l'objet d'un opéra. Comme pour Picasso force est de le constater : l'intérêt ne faiblit pas. Dois-je ajouter maintenant que les livres de Bernanos ne manquent pas non plus de lecteurs ? Il faut y regarder à deux fois avant d'enterrer ces « écrivains catholiques » même s'ils n'entrent plus directement dans la catégorie du contemporain.

Face à la non-évidence on peut donc se montrer radical et ramener celle-ci à un cas de pure et simple nullité. On peut aussi tenter de la relativiser mais cela ne va pas sans bien des complications. Avant de nous engager dans cette voie il nous faut écarter la sorte d'hypocrisie qui consisterait à nier l'évidence, à contourner l'obstacle en recourant à des faux fuyants, à une casuistique. Il faut être sérieux. Minimiser la non-évidence, c'est demander qu'on fasse le départ entre l'apparence et la réalité car il y a des apparences qui sont parfois trompeuses. Nous voyons par exemple que de son vivant Gérard de Nerval n'a pas été considéré comme un écrivain très important. Il a été aux yeux de ses contemporains un poète mineur et marginal et l'amitié, la générosité d'Alexandre Dumas à son égard n'a rien pu y changer. Mais nous savons aujourd'hui comment depuis sa mort tragique son œuvre a été réévaluée. Il est à nos yeux un poète qui compte et qui éclipse bien des auteurs qui, après avoir eu leur heure de succès, ont glissé dans l'oubli. Voilà en quel sens on peut, je crois, appeler à faire le départ entre apparence et réalité. Poète « mineur » de son vivant, Nerval n'était en réalité pas si mineur que cela. S'il n'y a pas de nos jours d'écrivain catholique qui s'impose avec l'évidence massive de Claudel, est-ce parce que cette espèce s'est éteinte pour ne plus jamais réapparaître ? ou bien est-ce que nous n'arrivons pas à identifier ceux qui existent mais se trouvent marginalisés, voilés par une certaine ombre, qui ne répondent pas immédiatement à notre attente ? Interrogé sur le roman en tant que genre littéraire, Soljénitsyne, auteur lui-même de plusieurs romans, répondait un jour :

« *En Occident on dit : le roman est mort mais (...) pour démontrer que ce n'est pas vrai, ce ne sont pas des conférences qu'il faut faire. Ce qu'il faut, c'est publier des romans, des romans qui les éblouiraient là-bas comme une lumière resplendissante et alors le « nouveau roman » serait réduit au silence, alors la « nouvelle avant-garde » serait paralysée »* (*Le Chêne et le Veau*. Annexe IV, p. 464). Il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'il aurait répondu si c'était sur l'apparent tarissement de la littérature chrétienne qu'on l'avait interrogé ! Ce sont assurément des chefs d'œuvre qu'il faut, qu'on réclame, non des discussions, mais ceux-ci sont, par définition, rares et même rarissimes.

Je vais prendre un exemple paradoxal. Une œuvre théâtrale qui a incontestablement fait date au siècle précédent est *En attendant Godot*. Créée à Paris en 1953, la pièce a eu un immense retentissement. Elle a fait la célébrité de son auteur. Elle ne lui a vraiment pas fait la réputation d'un écrivain chrétien. Elle pourrait se résumer en une phrase : dans la vie, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à attendre. C'est exactement ce que note d'ailleurs dans son Journal Roger Martin du Gard, sans penser pour autant à Beckett, quand il écrit en 1954 : « *La condition humaine : attendre* » (t. III, p. 1049). Si la pièce a connu un tel succès, n'est-ce pas parce que, comme le dit Bernanos : « *jamais les hommes ne se sont sentis plus abandonnés* » (écrits de combat, Pléiade, t. 2, p. 1118) ? Le mot chrétien de *déréliction* ne figure à aucun moment dans la pièce mais c'est le désespoir chrétien, pascalien, la « *misère de l'homme sans Dieu* », qui s'y exprime d'un bout à l'autre. En ce sens *En attendant Godot* est, bien malgré elle, une pièce « chrétienne ». Samuel Beckett n'inscrit évidemment pas en tête du texte « *tragédie chrétienne* », comme le fait Corneille en tête de *Polyeucte* mais il pourrait presque le faire. Curieusement, il y a une phrase d'Édouard Drumont qui la « résume » on ne peut mieux, la voici : « *L'homme du Passé (...) avait de nobles motifs pour vivre ; l'homme d'aujourd'hui a seulement quelques motifs plausibles pour ne pas se tuer et accomplir jusqu'au bout sa corvée* » (cité par Bernanos, écrits de combat, Pléiade, t. 1, p. 72, 1147, 1160. La phrase se trouve chez Drumont à la p. 174 du *Testament d'un Antisémitisme* dans un contexte schopenhauerien que le pessimisme de Schopenhauer puisse aller de pair avec l'antisémitisme est une question que je n'ai pas à examiner pour le moment). Notez en passant qu'on n'est pas très loin ici de ce que dit Robert Marteau dans *La quête du poème* quand il parle de « *la mentalité de nos contemporains, qui cherchent à tout prix à se distraire et à prendre toute distance nécessaire avec une vie dont ils voudraient être déchargés...* » (revue *Preuves*, n° 197, juillet 1967) - une vie dont ils voudraient être déchargés. « *Le théâtre de Beckett*, affirme posément Robert Marteau, *est le seul théâtre mystique de notre temps* » (revue *Esprit*, mai 1965). Vous comprenez à quoi je pensais quand je demandais : où est aujourd'hui l'écrivain chrétien ? Où le dénicher ? Est-il irrémédiablement absent ? perdu ? invisible ? Ne se dissimulerait-il pas dans une pièce négativement chrétienne comme celle de Beckett ? Ce que je dis là peut faire scandale, je le sais, mais on peut aussi en sourire. Constatant leurs succès aussi considérables que simultanés, Julien Gracq s'amuse de voir qu'en dépit du grand écart qui les sépare François Mauriac et Samuel Beckett ne s'entre-détruisent pas ! (cf. *Pourquoi la littérature respire mal*, Pléiade, t. 1, p. 862).

Il faut faire le départ entre apparence et réalité. Robert Marteau n'est pas, n'est aucunement un écrivain massivement chrétien comme le sont Soljénitsyne ou Claudel et n'a jamais été admis comme tel mais cela n'interdit pas de trouver à sa parole poétique un poids et un accent irrécusablement chrétien. Reprenant le catalogue d'écrivains catholiques que je dressais en commençant, il serait facile de faire observer que ces auteurs présentent selon leur époque, leur style ou leur personnalité de notables différences entre

eux. Bossuet n'écrit pas de romans, Francis Jammes n'écrit pas de sermons. Il ne faut pas demander à Robert Marteau de ressembler comme deux gouttes d'eau à Péguy ou à Lamennais. Comme tout vrai poète, comme tout écrivain original il sait dire ce qu'il a à dire et il le dit à sa manière. Si l'écrivain catholique est une figure bien typée de notre littérature, cela ne l'empêche pas d'être riche en métamorphoses, qui peuvent éventuellement déconcerter. Là où Péguy écrit *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*, Claudel, lui, écrit *L'annonce faite à Marie*. Il y a certaines raisons pour voir ou entrevoir en Robert Marteau un écrivain catholique mais il ne va pas de soi, disons qu'il est même un peu délicat de s'en tenir à cette définition. Qu'est-ce donc qui nous retient de le faire ?

Il y a dans l'immédiat une différence de temps. Je l'ai déjà dit, le temps de Robert Marteau n'est pas, n'est plus celui de Claudel ou de Bernanos. Dans la seconde moitié du XX^e siècle le public français n'est plus réceptif à une littérature chrétienne comme il a pu l'être pendant des siècles. On n'imagine pas qu'un écrivain se donne aujourd'hui comme modèle le style de Massillon : « *J'ai bien travaillé cette œuvre*, écrit Balzac à Madame Hanska [il s'agit du *Lys dans la vallée*], *J'ai voulu me servir du langage de Massillon* » (11 octobre 1835). La traduction de *L'imitation de Jésus-Christ* faite par Corneille est dans la littérature de dévotion un impérissable chef d'œuvre mais ce n'est pas la littérature de notre temps. Ce n'est pas ainsi que Robert Marteau s'approprie la forme du sonnet. Mais tout cela ce ne sont que des raisons qu'on peut appeler formelles. Il y en a une autrement plus décisive et qui tient en un mot lourdement chargé d'histoire, le mot *orthodoxie*.

L'écrivain catholique, quelle que soit la variété des visages sous lesquels il se présente d'une époque à l'autre, a dans notre tradition religieuse et littéraire une caractéristique indispensable qui est l'orthodoxie telle que l'exige à Rome le magistère ecclésiastique. Pascal ou Lamennais ont eu de sérieuses difficultés avec les autorités religieuses de leur époque mais leur fidélité à l'Église catholique et à son orthodoxie s'est pour l'essentiel maintenue. Il y a bien chez Robert Marteau une parole chrétienne et elle est par le temps qui court d'un grand prix, je me risquerais presque à dire qu'elle est une des rares à être *à la mesure du destin de notre époque* (cf. *CHEMINS qui ne mènent nulle part*, p. 301), mais elle tranche assez singulièrement sur tout discours chrétien traditionnel et cela peut effectivement troubler, cela le singularise notablement. Qu'il en vienne à écrire par exemple cette phrase dans *Mont-Royal* : « *Il est certain qu'il faudra que les âmes se vident de l'idée de Dieu* » (p. 127) peut faire frémir, surtout si on la détache de son contexte. Il saute aux yeux qu'elle aurait en d'autres temps attiré sur elle les foudres vaticanes et pas seulement elle ; aux yeux de Descartes, « *catholique très-zélé* », elle eut semblé un pur non-sens. Maître Eckhart au XIV^e siècle s'est fait condamner pour moins que cela ! Il y a des choses qu'avec la calme simplicité qui le caractérise Robert Marteau, qui, bien sûr, n'est pas un théologien, se permet de dire. S'il peut s'agir, selon la formule consacrée, d'un « écrivain catholique », il faut peut-être dire alors que celui-là sent parfois un peu le roussi. Il fut un temps où le simple soupçon d'hérésie pouvait coûter très cher...

Dire que Dieu étant maintenant mort la littérature catholique est désormais une vieillerie sans intérêt, bien sûr qu'on le peut mais, pour ce qui me concerne, je pense qu'il y a plus intéressant à dire. Je suis intrigué depuis longtemps par un événement qui me semble d'importance même s'il n'attire pas énormément l'attention. La formule « Dieu est mort » est frappée comme une grosse manchette de journaux. C'est une espèce de scoop,

une annonce du même genre que « Johny Halliday est mort ». Zarathoustra n'en revient pas : « *Serait-ce possible !*, se dit-il après avoir conversé un moment avec lui, *Ce vieux saint dans sa forêt n'a pas encore entendu dire que DIEU EST MORT !* » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, § 2). Ce vieillard vit depuis si longtemps à l'écart qu'il ignore encore ce que tout le monde sait, ce qui est connu comme le loup blanc et qu'il saurait lui-même s'il lisait seulement les journaux. Marteau, lui, ne parle pas du tout de cette manière tonitruante mais sans doute dirait-il plutôt que ce qui nous empêche de voir les dieux, ce sont justement les journaux. La parole « Dieu est mort » est monothéiste et ne peut que l'être si elle doit seulement présenter un sens mais c'est par là qu'elle date déjà car nous sommes en un temps où l'on peut voir le mot Dieu passer à l'occasion du singulier au pluriel, où, semble-t-il, il redevient possible de dire *les* dieux et non Dieu et de le dire sérieusement alors que dans notre tradition de culture cet usage du pluriel a cours mais ne convient qu'à un langage d'opéra, à une mythologie de convention, dont la Renaissance et le classicisme font, il est vrai mais seulement par jeu, systématiquement usage, une mythologie qui neutralise ces dieux par métaphore. L'orthodoxie dont je parlais est monothéiste, elle vit sur un schéma fermement établi par tout l'enseignement, toute l'apologétique chrétienne selon lequel il n'y a qu'un Dieu, celui du monothéisme biblique, et ce Dieu a définitivement supplanté tout autre dieu. Lorsque au premier chant de *L'Enfer* Virgile se présente à Dante, il s'excuse presque de n'être pas chrétien. J'ai vécu, lui explique-t-il,

al tempo degli Dei falsi e bugiardi (*Inferno*, I, 72)

au temps des dieux faux
et mensongers.

Virgile se sent fautif en disant cela. *Bugiardo*, le terme est fort, il ne s'agit pas de blaguer (*fandonia*), il s'agit de tromper le monde. Rajoutant à la fausseté l'imposture ce terme condense un point essentiel de la dogmatique chrétienne qui rejette et condamne toute la mythologie comme une pure et simple pseudo-logie. Pour séduisante que celle-ci puisse paraître elle n'en est pas moins un tissu de mensonges. Au monothéisme revient le monopole de la vérité. Le Dieu du monothéisme biblique et même coranique est le seul vrai Dieu, tous les autres sont donc de faux dieux. Le partage est catégorique. Il impose, comme dans *Polyeucte*, de « *rejeter les dieux au nom de Dieu* » (cf. R. Marteau, revue *Esprit*, février 1967). C'est ce schéma qui est de nos jours ébranlé, problématisé et, il faut le dire, Heidegger n'y est pas étranger, son rôle ayant toutefois ceci de particulier que jamais il n'attaque explicitement, thématiquement le schéma en question. Simplement la façon dont il parle des dieux, de la divinité des dieux d'Homère (cf. *Essais et conférences*, p. 300), laisse entendre que, contrairement à ce qu'on lui a enseigné quand il était enfant, ces dieux ne sont peut-être pas simplement de faux dieux. S'ajoutant à celle de Hölderlin, la lecture des livres de Walter Otto l'a certainement confirmé dans cette voie. Il est difficile ici de se risquer à des affirmations tranchées mais nous sommes dans une phase d'hésitation, d'interrogation, de problématiques remises en question. Disons simplement que nous ne sommes plus si sûrs que les dieux grecs soient de *faux* dieux. C'est ce genre d'incertitude que Robert Marteau porte à son comble en avançant la question : « *Est-ce que nous ne sommes plus dignes des dieux de la Grèce ?* » (revue *Esprit*, février 1964). René Char, qui, comme je le disais en commençant, n'a rien d'un poète chrétien, ne s'embarrasse pas, lui, de mettre parfois le mot dieu au pluriel et ce n'est pas là un langage de convention. Ce qui est significatif ici, c'est que c'est du côté des poètes que se situe principalement le mouvement que j'essaie de saisir. Du côté des poètes, dis-je, mais pas seulement des poètes contemporains, Saint-John Perse, Léopold Sédar Senghor... On ne lit déjà plus Ronsard

ou Rameau ou Chénier comme ont pu le faire les générations qui nous ont précédés. On les sent de plus en plus proches de Pindare.

Pour en revenir à Robert Marteau, une chose est claire, c'est que le mot mythe qui revient constamment sous sa plume intervient toujours avec un sens nettement positif. Ce n'est pas chez lui d'une affabulation tendancieuse ou même trompeuse qu'il s'agit comme quand on dit « le mythe Kennedy » ou le mythe de la race aryenne. S'interrogeant sur la science, ce qu'il fait souvent, il ne la dénonce pas brutalement comme une pseudologie mais c'est visiblement du côté du mythe qu'il préfère situer la vérité. La science, il la voit toujours adossée au mythe alors qu'elle se propose au contraire de l'éliminer, l'invalider et se croit pleinement qualifiée pour le faire. Elle est là, pense-t-elle, pour « nier le mythe » (cf. *Mont-Royal*, jeudi 25 janvier 1980). Marteau, lui, parle hardiment de la « réelle réalité », de la « royauté du mythe » (*Mont-Royal*, 31 décembre 1979) et ce ne sont pas là des élucubrations. « La science, dit-il, dans sa vérité, nous est totalement extérieure » (revue *Esprit*, février 1967) et il n'a pas besoin d'ajouter que pour lui le mythe ne l'est justement pas. Que la science reste adossée au mythe et que celui-ci soit donc fondamental, comme le soutient Robert Marteau, on peut en voir quelque chose avec la théorie dite du Big-Bang. Quelle que soit la rigueur des longs et difficiles calculs par lesquels elle s'élabore, il ne peut échapper que le modèle biblique lui colle à la peau. C'est toujours avec un vif intérêt que je retrouve ce mot mythe sous la plume de Robert Marteau, alors que l'universalisme creux qui s'exprime dans les écrits sur l'art d'André Malraux me rebute. Alors que l'esprit scientifique avec lequel Claude Lévi-Strauss traite la question du mythe fait de celui-ci une vérité toute extérieure. Lévi-Strauss a beau multiplier les précautions méthodologiques, proclamer le respect infini qu'il porte aux populations amazoniennes dont il traite, l'intention de s'emparer du mythe reste chez lui déterminante – les structures l'intéressent plus que le mythe lui-même. Hardiment encore Robert Marteau, lui, va jusqu'à dire : « L'homme n'a d'autre réalité que le mythe » (*Voyage au Verseau*), « Nous vivons mythiquement » (Entretien avec Jacques Darras dans *Arpentage de la poésie moderne*. Amiens, 1987).

Inévitablement l'impression se dégage que ce poète que nous avons vu pétri de pensée chrétienne s'aventure dans des voies qui jettent un sérieux trouble dans la rassurante orthodoxie. Qu'il le fasse sans verser dans une quelconque polémique n'est pas ici le moins singulier. Je ne me hasarderai pas à dire qu'il s'égare. Je voudrais au contraire en venir pour terminer à un point qui me tient à cœur. Quand on voit le mépris, la colère avec lesquels Paul Claudel parle des protestants, le lecteur d'aujourd'hui n'en croit pas ses yeux. Il lui semble avoir affaire à un vieux monstre ! C'est que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le souligner, son temps n'est plus le nôtre. C'est vers 1950 que le mouvement dit oecuménique a émergé et étendu son influence. Nous en sommes tous plus ou moins marqués. Il s'agit de tenter de surmonter les graves divisions qui existent depuis des siècles entre les chrétiens. Disons que, pour ce qui est de notre société et de nos traditions françaises, il s'agit principalement de préparer la voie à une réconciliation entre catholiques et protestants. Fin des anathèmes, voici que les protestants auxquels on tend la main sont maintenant appelés « nos frères séparés », ce changement de langage est considérable. Il a coulé de l'eau sous les ponts depuis 1950 et l'on peut dire que les relations entre catholiques et protestants se sont beaucoup apaisées. On peut dire aussi que face à la marée montante du matérialisme et de l'athéisme les églises chrétiennes, qui se sont longtemps combattues, n'ont pas d'autre solution que d'enterrer la hache de

guerre, de s'unir et pour résister, de serrer les rangs. Mais il est dans la nature de l'esprit oecuménique qu'il ne puisse s'arrêter là. La réconciliation, la fraternisation ne demandent qu'à s'étendre et se généraliser. Et c'est ainsi que, dans le sillage du mouvement oecuménique, on voit naître et petit à petit s'imposer l'idée de ce qu'on appelle depuis peu le dialogue interreligieux. Il ne s'agit plus cette fois seulement d'aménager et améliorer des relations internes au monde chrétien mais d'ouvrir toutes grandes les portes dans toutes les directions du monde. Au sens étymologique du mot *catholique* veut dire universel c'est un mot grec, il vient d'Aristote - et les « frères séparés » ne sont plus seulement les actuels disciples de Luther mais tous les hommes sans exception appelés à fraterniser dans le respect des convictions les plus diverses. Il n'y a pour ainsi dire plus de « païens ». La rencontre d'Assise a lancé le mouvement avec un certain éclat, elle a bénéficié de la plus large couverture « médiatique ». Le dialogue interreligieux est désormais à l'ordre du jour.

Ce qu'on entend par là consiste bien souvent à réunir de temps à autre dans une salle, face au public assemblé pour la circonstance, des représentants des religions les plus diverses. Derrière une grande table vont par exemple prendre place un pasteur évangélique, l'imam d'une mosquée voisine, un prêtre russe de rite byzantin, un évêque catholique, un rabbin afin de prendre la parole et débattre dans un esprit d'entente mutuelle et de courtoisie. Notons au passage que les nombreux musulmans qui vivent aujourd'hui en France désirent et apprécient ce genre de débats. D'autres fois ce sera dans les pages d'une revue qu'une confrontation de ce genre pourra se faire. La démarche est tout à fait respectable, elle est généreuse dans son principe, elle correspond bien à la « mondialisation » en cours qui favorise et rend même inéluctables les rencontres entre les traditions les plus différentes. La question que j'ai cependant envie de poser face à ce genre d'initiative est la suivante : quelle place le dialogue interreligieux tel qu'il est prôné et pratiqué maintenant fait-il aux dieux grecs ? Cette question peut sembler bizarre, incongrue même car il est bien évident qu'on ne voit pas qui, dans les réunions que je viens de décrire, pourrait venir s'asseoir à la table et parler en leur nom. Il n'y a pas d'institution susceptible d'envoyer ses représentants prendre part à ce dialogue aux côtés des personnalités religieuses normalement convoquées en pareil cas. J'ai cependant le sentiment qu'il manque là quelque chose d'essentiel au dialogue interreligieux tel qu'on nous le propose. Celui-ci reste à mes yeux boiteux tant qu'il ne réussit pas à faire une certaine place à des dieux dont on peut dire qu'ils sont les nôtres tant leur présence est significative dans toute l'histoire de la pensée européenne, des dieux donc qu'il nous est impossible d'oublier. Dante s'est très vite vu reprocher d'avoir admis dans son poème des figures de la mythologie antique mais pouvait-il faire autrement, ? Dante pouvait-il faire comme s'il n'avait rien lu de la mythologie païenne ? *« On a dit que l'usage que fit Dante de ces fables-là fait partie intégrante d'une plus profonde orthodoxie ; que ces énormes fragments païens, ses figures gigantesques de Minos ou de Charon, ne font que laisser entrevoir, derrière toute l'histoire, une sorte de vaste religion naturelle qui, dès le début, préfigure la Foi »*. Ces lignes judicieuses de G.K.Chesterton (*Saint François d'Assise*, p. 223) que je viens de lire nous intéressent d'autant plus que Dante est une des références et une des grandes admirations de Robert Marteau. Faut-il rappeler ici que Claudel célèbre les Muses exactement comme Dante le fait ? Il faut prendre les mythes au sérieux comme Dante en son temps a déjà su le faire. *« Les mythes ne sont pas des fables »*, cette phrase est de Walter F. Otto (*Dionysos. Le mythe et le culte*, p. 50) mais Robert Marteau n'a jamais dit le contraire. *Les dieux de la Grèce* de Walter Otto (1929) sont un des grands livres de *Théologie* du XX^e siècle. Si cela ne tenait qu'à moi, je le verrais bien inscrit au programme des études dans les facultés de théologie.

Ce qu'est un Dieu, nous le savons si peu que les poèmes d'Homère méritent de nous une scrupuleuse attention. Pour préparer le terrain à ce qu'on appelle un dialogue interreligieux, ils sont irremplaçables.

Ce qui rend alors si bien venue, si pertinente la parole de Robert Marteau, c'est qu'elle ne fait justement pas l'impasse sur les dieux grecs, ni d'ailleurs sur d'autres dieux. Il est vrai que Simone Weil est pour lui une référence essentielle. Il a lu, relu et médité à fond ce qu'elle dit du « soi-disant paganisme » dans sa lettre au Père M.A. Couturier. L'état de décadence où pouvait se trouver la religion romaine à l'époque de Constantin et de de Saint Augustin n'autorise pas à « *dénaturer en un prétendu « paganisme » le rapport au divin qui fut celui des Grecs* » (J. Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*, t. 3, p. 212). Comme le dit spirituellement Heinrich Ochsner: « *Nous sommes des païens baptisés* ». Pour sa part Alain, dont Simone Weil est l'élève, dit avec bon sens : « *Il nous manque, pour être chrétiens sérieusement, d'avoir été païens ou juifs* » (*Propos sur l'éducation*, XVII, p. 37) j'aime bien dans cette phrase l'adverbe « sérieusement » - et Auguste Comte déplore, lui aussi avec beaucoup de sens, que le polythéisme soit aujourd'hui si peu compris (*Cours de philosophie positive*, 53^e leçon, éd. Hermann, p. 301). Mais pour Robert Marteau, c'est à Simone Weil que revient la priorité. Elle écrit à la dernière page de la *Lettre à un religieux* : « *Comme toute la vie profane de nos pays vient directement des civilisations « païennes », tant que subsistera l'illusion d'une coupure entre le soi-disant paganisme et le christianisme, celui-ci ne sera pas incarné, il n'imprénera pas toute la vie profane comme il le doit, il en restera séparé et par suite non-agissant* » (p. 92). Et c'est elle encore qui, avec l'aplomb qu'on lui connaît, proclame : « *Jésus n'a pas dit : « Je suis l'orthodoxie ». Il a dit « Je suis la vérité »* » (*Écrits de Londres*, p. 156) !

Il va de soi que je n'ai pas beaucoup de goût pour les opérations médiatiques dont peuvent s'accompagner certaines manifestations actuelles du dialogue interreligieux. La gravité de celui-ci ne doit pas être la proie du bavardage journalistique. Il faut certainement se garder de ce que Heidegger appelle avec ironie des « *fraternisations bavardes* » (*Écrits politiques*, p. 120). De toutes façons un poète n'est pas là pour négocier de fades compromis. Ce dialogue n'en est encore qu'à ses débuts et il faut être patient, très patient quant aux fruits qu'on en peut espérer. Ce que je voudrais dire pour terminer, c'est que au point où en sont les choses, au point où j'en suis moi-même, c'est à mes yeux dans la poésie de Robert Marteau que se trouve et que se joue pour beaucoup ce dialogue interreligieux. Si c'est lui que l'on cherche et que l'on désire, il y a dans cette poésie une voie, une perspective qui s'ouvre. Et si ce que j'avance en ce moment tient à peu près debout, nous avons probablement là un exemple, un très intéressant exemple de ce que peut effectivement être un poète catholique dans le monde d'aujourd'hui. Pour moi les poèmes de Robert Marteau sont, comme les vitraux de Chagall, un des lieux où le dialogue interreligieux bat son plein.

François VEZIN